

Zeitschrift: Actio humana : l'aventure humaine
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 99 (1990)
Heft: 2

Artikel: L'épreuve du feu
Autor: W.K.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EPREUVE DU FEU

Jusqu'à présent, les séminaires de Jorgos Canacakis n'étaient guère fréquentés que par des femmes. Depuis peu, les hommes s'y font plus nombreux. L'un d'eux a consigné dans son journal les expériences vécues au cours d'un week-end saturé d'exercices et de rituels. Dès le premier soir, il comprit pourquoi le psychologue grec avait intitulé son premier livre: «Je vois tes larmes.»

Vendredi

Dans le train, dans le compartiment d'à-côté, le dos tourné au sens de la marche - une jeune femme. Vêtue, coiffée et maquillée dernier cri, pour autant que je puisse en juger. La jeune femme regarde au loin. Un regard triste, retrospectif. Je me replonge dans mon livre: «Je vois tes larmes. Pouvoir être triste, se plaindre, vivre», de Jorgos Canacakis.

Pénétrant dans le corridor d'entrée de la maison où doit avoir lieu le «séminaire de deuil», je me sens un peu mal à l'aise. Aurai-je atterri dans un «workshop» de week-end du mouvement féministe? Je m'arrête, surpris; la belle du train est elle aussi de la partie. Une fois tous assis en rond sur des matelas à même le sol dans le vaste et clair local de groupe, je constate qu'à part les vingt femmes, il y a encore une demi-douzaine d'hommes. C'est là un grand progrès, dit Jorgos. Il n'y a qu'un an, seules des femmes participaient. A côté de lui, Jeannette Martin. Une psychothérapeute de Zurich, spécialement formée pour ce genre de séminaires. Nous voulons apprendre ici à maîtriser notre vie «séparationnelle», dit Jorgos. Notre vie est faite, de la naissance à la mort, d'une chaîne de séparations et nos ressources de deuil sont une énergie primaire ayant pour but de nous aider à venir à bout de ces séparations. Le blocage de cette énergie génère des dépressions, la «pétrification» intérieure. Nous nous proposons ici, à l'aide de rituels reposant en partie sur des coutumes de la Grèce antique, d'essayer de refaire l'énergie de deuil sommeillant en nous. Un premier rituel: chacun se campe au milieu et dit son nom à haute voix. «Moi, c'est Wolfgang!» dis-je. Et le groupe répond en chœur: «Tu es Wolfgang!» Je suis un peu gêné. Cela me rappelle le jardin d'enfants où nous répondions tous d'une seule et même voix, aux questions ou injonctions de la «monitrice». Mais, peu à peu, mes résistances décroissent d'elles-mêmes.

Maintenant, l'inconnue du train a un nom: «Moi, c'est Rita», vient-elle de dire d'un mince filet de voix. «Tu es Rita!» J'amplifie ma voix au sein du chœur - pour l'encourager. Jorgos est un thérapeute selon Gestalt.

Jeannette, psychoanalyste de formation, s'est spécialisée en thérapie corporelle. Et nous en profitons à présent dans toute une série d'exercices ayant pour but d'activer nos sens, d'aiguiser notre perception. Qui est dépressif, «a rentré toutes ses antennes», explique Jorgos. Nous traversons la pièce. Nous laissons parler l'espace. «Bienvenue!» «J'ai assez de place!» Nous sautons en l'air et atterrissons au sol. Nous nous promenons, flânons aux sons d'une musique joyeuse. Tout cela pour que nous puissions sortir de nouveau nos antennes. À présent, nous devons partir dans le désert, y chercher notre deuil que nous avions banni. Cet exercice est une excursion imaginaire guidée, yeux clos, son effet étant encore renforcé par le fait que nous marchons vraiment en file indienne, l'un presque collé à l'autre, la main droite sur l'épaule de celui qui précède. Ainsi «enchaînés», nous trébuchons à travers le local, aveugles, chacun une vision propre devant son regard intérieur tandis que Jorgos raconte.

«Nous l'avons banni là-bas, tout là-bas, ce pauvre petit deuil. Il n'avait guère de chance de survie...»

J'imagine un petit enfant. Tel un flash, une scène de mon enfance surgit. Un jeu en allant me coucher. Quelqu'un joue au loup et me poursuit dans l'escalier en grognant. Pris de panique, je me mets à pleurer. «T'es qu'une mauviette!» me taquine mon grand frère. En clair - un garçon, ça ne pleure pas. Jorgos décrit les souffrances du pauvre petit être dans le désert. Une femme se met à pleurer et à se lamenter bruyamment. Ma gorge se noue. Et je continue.

Puis, nous trouvons la force du deuil, Jorgos nous fait nous agenouiller et prendre l'être dans nos bras. Je me gêne et suis content que nous ayons tous les yeux fermés. Ainsi je puis au moins imaginer que je suis en train d'êtreindre un enfant à moi, perdu.

Après le repas, nouveau rituel. Nous nouons un filet devant nous relier symboliquement durant le séminaire. Il se tisse peu à peu à partir d'une pelote de laine de la taille d'un ballon de football que nous faisons se dérouler en nous la renvoyant les uns aux autres, assis en cercle, par terre. Le fil de laine, de couleur sans cesse changeante, reste au sol et forme peu à peu le filet en question. C'est mon tour. «De Marguerite à Wolfgang», dit une jeune femme assise en face de moi à gauche. J'attrape la pelote. À moi de dire, maintenant, pourquoi je suis ici. Oui, pourquoi, au fait? Certes, j'ai déjà beaucoup perdu dans ma vie. Mais qu'est-ce donc qui m'a amené ici? Que dire, maintenant? Commençons par le rituel. «Moi, c'est Wolfgang.» Le groupe en chœur: «Tu es Wolfgang.» Je m'y suis déjà habitué. Cela me donne une impression d'être accepté, malgré mon cœur battant la chamade.

Hésitant, je commence à raconter. J'ai

entendu les autres participants et une stricte instance dans ma tête trouve parfaitement banals les faits que, dans mon enfance j'ai perdu mes amis à trois reprises parce que nous avions déménagé; que je n'ai jamais plus revu la fille dont j'étais tombé amoureux durant mes vacances; qu'après mon premier mariage, nous avions encore déménagé cinq fois; que mes parents, quand je demandai le divorce, coupèrent les ponts qui nous reliaient; que ma mère était morte sans se réconcilier avec moi. A cet endroit, ma voix m'abandonne. Je m'enroue. Puis je craque, je pleure. Je sais, bien sûr, que je n'ai pas à me gêner. Cela avait été dit et répété. Et pourtant, je me gêne. Un garçon, ça ne pleure pas. Un homme, ça ne pleure pas.

«Laisse couler», dit Jorgos, qui voit bien que je lutte contre les larmes. Je lui suis reconnaissant. Et puis, d'un coup, une idée me traverse l'esprit, fulgurante. «Voilà, c'est ça», dis-je à haute voix. Ma mère! Je prends conscience de ce que, durant toutes ces années depuis sa mort, j'ai gardé vivante la querelle qui nous avait séparés et de ce fait, elle-même. Jorgos a compris, sans même que je l'ai exprimé. Il hoche la tête. «Oui, c'est pour cela que tu es venu.» Je fais passer la pelote de laine. «De Wolfgang à...»

Le dernier exercice déclenche d'abord en moi une forte résistance. Nous devons, aux sons d'un concert de gongs, chercher, les yeux clos, un passage de notre vie et, parvenu à ce point et sur un puissant coup de gong, faire un pas, puis concevoir une nouvelle vie. Je sens que ma réticence provient de ma peur irréelle que ce pas pourrait détruire mon existence actuelle. Maintenant, je puis m'abandonner. Au son du gong qui fait vibrer mon corps tout entier, je plonge dans une scène douce et érotique de ma jeunesse: ma première rencontre sexuelle avec une femme. Je commence le remaniement de ma vie par la fin de cette rencontre: un calme paisible, béat. Je le savoure au point de ne plus avancer.

Puis, sur du papier et avec des crayons de couleur, nous représentons notre état d'âme et nos sentiments.

S a m e d i

La place de Rita est inoccupée. Jorgos explique: «Rita veut nous quitter parce qu'elle a tout le temps envie de pleurer et que, justement, elle ne veut pas pleurer.» Jeannette est auprès d'elle. Jorgos nous demande ce qu'à la place de Jeannette, nous dirions à Rita. «Je lui dirais que cela me peinerait beaucoup», m'entends-je dire. Ce n'est qu'après que je me rends compte pourquoi je serais peiné. Car c'est à la petite Rita en moi que cela s'adresse.

«Je lui dirais de retirer enfin son masque», dit une femme.

Là, Jorgos n'est absolument pas d'accord: «Les masques remplissent une importante fonction protectrice que nous devons respecter. A chacun de savoir lui-même quand il peut y renoncer.»

Il parle aussi des pleurs: «Qui pleure vers l'intérieur au lieu de le faire vers l'extérieur



ne l'admet pas. A force de se retenir, on attrape des yeux bouffis, des glandes lacrimales enflées.»

Rita revient. Apparemment, Jeannette lui a dit ce qu'il fallait. Une fois de plus, les moniteurs nous guident à travers une série d'exercices corporels destinés à faire émerger nos antennes sensorielles. Nous marchons, nous nous ébrouons, sautons en l'air, nous touchons mutuellement de la paume des mains. Eparpillés par terre, au milieu, nos dessins et réflexions d'hier soir. Jorgos nous explique que l'exercice de la coupure dans le cours de la vie nous avait révélé que nous pouvons organiser nous-mêmes notre existence. Cette coupure, nous pouvons la faire partout et à tout moment. Il nous incite à exprimer, l'un après l'autre, ce que nous inspirent nos dessins.

Nous entendons des confessions de deuil bouleversantes, les encourageons comme un chœur. Une toute jeune femme et un homme qui, jusqu'à présent, était toujours resté assis discipliné et droit comme un i, se mettent à hurler de toutes leurs forces. C'est le tour de Carlos. Jorgos lui dit qu'il est un chef d'orchestre, le dessin étant la partition et nous autres un orchestre. Qu'il devait nous faire des signes que nous devions interpréter de nos voix. Le résultat en est une cacophonie infernale dirigée par les gestes effrénés de Carlos qui dirige comme dans une sorte de transe déchaînée.

Le prochain exercice baigne dans des sons plus doux, «paysage endeuillé», dirigés par Jeannette et accompagnés à la lyre par Jorgos. Nous faisons, les yeux clos, une excursion dans notre propre corps où nous cherchons des sédiments de deuils refoulés: des recoins gelés, des flaques de larmes non pleurées.

Après quoi, nous revenons aux exercices corporels. Contact avec le sol: couchés à plat ventre («mère terre»), debout («je suis un

Qui est en deuil doit pleurer afin que le deuil puisse couler. Et qui est en deuil ne doit pas se recroqueviller dans un coin. Ici, les hommes ont encore beaucoup de mal. Ils répriment leurs larmes; ou, pour se protéger, tournent leur propre comportement en dérision. Sur la photo: Marcello Mastroianni dans «Tchin-Tchin».

PHOTO: MARIANNE GÖTTI

Nous rencontrons une double difficulté à exprimer le deuil, affirme Jorgos Canacakis. Nous avons peur, parce que nous ne savons comment réagir. De plus, l'entourage, les institutions et les normes sociales compliquent le déroulement naturel du deuil, au lieu d'apporter une aide quelconque.

Le séminaire de deuil offre aux participants un cadre protégé dans lequel les «endeuillés» se vivent dans une solidarité réciproque. Canacakis a fait une synthèse de rites funèbres grecs ancestraux et de nouvelles découvertes de la psychothérapie moderne. Il a perfectionné les rituels du séminaire au cours de sept dernières années, en les modifiant en partie considérablement. Ils ne servent en rien à «expédier rapidement son deuil», mais ont pour but de déclencher chez les participants un véritable travail de deuil par la libération du flux d'énergie de deuil jusque-là bloqué.

arbre»), marchant («saurien», «éléphant», «gazelle»). Contact et délimitation avec et par rapport à un partenaire. C'est les sens aiguisés et l'esprit en éveil que nous pouvons, à présent, nous plonger dans les rituels funèbres proprement dits.

Rituel des plaintes

Au beau milieu du local de groupe, un espace de plaintes circulaire se forme sur le filet au sol, encadré du gong, d'une bougie, de souvenirs apportés par les participants, de nos dessins et de différents instruments de musique. Jorgos subdivise symboliquement l'espace vide en quatre secteurs: le premier pour la colère, le désespoir et les agressions, le second pour les sentiments de culpabilité, le troisième pour tout ce pour quoi nous pouvons endosser la responsabilité («j'assume») et le quatrième pour les pensées aimantes. Cette séparation nette, précise-t-il, empêche les émotions de se mélanger et, surtout, permet la manifestation d'agressions envers un être qu'on a aimé.

Nous voici donc comme les pleureuses grecques, un chœur accompagnant les paroles des différents personnages endeuillés d'une mélopée soutenue par des instruments. Successivement, nous «comblons» les quatre secteurs de phrases, de mots, de pensées, de sentiments accumulés, le chant et la musique se faisant de plus en plus doux de secteur en secteur. Le quatrième secteur est dominé par une délicate mélodie égrenée au xylophone. Une femme qui vient de perdre son fils par mort subite des nourrissons joue, passionnément. Je m'entends chuchoter: «Maman, je te remercie pour cette mise en scène de l'Epiphanie où, le matin, tous nos animaux en peluche étaient dispersés dans la maison pour prouver que, la nuit, ils s'étaient éveillés à la vie.» Des larmes coulent sur mes joues. Je laisse aller et me berce au rythme de notre mélopée.

A dieux au vaisseau des morts
Les yeux fermés, nous entamons un voyage imaginaire guidé pour accompagner jusqu'au vaisseau des morts les humains dont nous voulons prendre congé: des défunt, certes, mais aussi des vivants que nous avons idéalisés ou avec lesquels nous sommes en querelle ou avons d'autres difficultés. Nous les emmenons d'abord dans une clairière où les vivants sont masqués et déguisés; car eux-mêmes, tels quels, ne peuvent bien sûr monter à bord du vaisseau des morts.

De la clairière, Jorgos nous emmène tous, au cours d'une longue marche à travers un profond ravin, jusqu'à la mer où attend déjà le vaisseau avec les marins sans visage. Nous nous tenons sur la jetée et sommes autorisés à échanger encore quelque mots avec les morts. Le fait de savoir que cet adieu est définitif - «irrévocable et irréversible», souligne Jorgos - confère à la scène imaginaire une atmosphère quasi oppressante. C'est à grand-peine que je trouve les mots pour prendre congé de ma mère, de mon père et des autres.

«Les morts se réjouissent de la traversée», dit Jorgos. Ils grimpent à bord. Quant aux vivants, seul leur déguisement est embarqué.

L'on hisse les voiles, elles se gonflent. Le vaisseau prend le large, Signes d'adieu. Mer infinie. Ciel d'azur. Et une bizarre sensation d'apaisement dans la poitrine. L'embarcation disparaît à l'horizon. Lorsque nous rouvrons les yeux, je griffonne un poème sur une feuille de papier: «Savoir / que c'en est fini, à jamais / sans retour / oh, douleur profonde / si profonde que je ne la supporte / qu'à dose infinitésimale.

Ou serait-ce que / cette infime et douloureuse piqûre / me soit nécessaire / pour être? Oh douleur / un point seulement. / Point pourtant / abritant le monde.»

Dimanche

Cette journée est consacrée au thème de «l'extase du deuil», annonce Jorgos. Nous commençons encore par une série d'exercices corporels: prise de contact avec le sol, s'ébrouer, hurler, caresses du propre corps, rencontre et congé entre les propres mains, la gauche et la droite. Maintenant, nous sommes «entièrement disponibles» pour les ultimes rituels: guérison et purification.

Aux sons de la flûte de pan, du chœur et de l'orchestre, nous sommes autorisés, invités, à inscrire sur un papier rouge, toutes les personnes et choses dont nous voudrions prendre congé et, sur un blanc, ce que nous aimerions emporter du séminaire de deuil à la maison. Jorgos donne une bougie à chacun de nous. Le local de plaintes d'hier est devenu temple d'énergie. Tous nos objets sont exposés, avec des branches de sapin, le gong, une flûte russe, un tambour chilien et une lyre. Jorgos nous explique le sens symbolique de tous ces objets. Il fait brûler de la sauge de l'île d'Ikarià en nous en faisant humer le parfum: «Cette odeur soutient la mémoire. Quand je sens, je vis.»

Trois par trois, nous nous agenouillons devant, allumons une bougie à la lumière du «local de l'énergie». Puis, nous prenons le papier rouge et annonçons: «Je confie au feu pour transsubstantiation...» Après lecture, nous allumons le papier à notre bougie et le laissons se consumer dans une petite coupe en laiton. Les cendres restent dans la coupe. Le chœur annonce: «Oui, Wolfgang, tu peux lâcher le tout et prendre congé.» Je donne lecture du papillon blanc et le chœur dit: «Oui Wolfgang, tu peux l'emporter, et tu réussiras.» Les cendres sont alors portées dehors et disséminées aux quatre vents pour symboliser la transsubstantiation. Jorgos: «Mes pensées sont rapportées à la Nature et reviendront sous une autre forme.» Quelques participants expriment à haute voix des vœux pour la terre et l'environnement.

Le rituel prend fin dans le local de groupe: nous nous purifions symboliquement les uns les autres de la tête aux pieds avec les branches de sapin plongées dans l'eau. Après quoi, nous dansons à travers le local vers dehors, vers la nature afin de matérialiser notre retour au monde. Le moment est venu de prendre congé. Nous défaisons le filet au sol en rembobinant le fil de laine. Chacun a encore le temps d'un mot d'adieu. Le plus court est de Rita. Elle dit: «Merci!»

WOLFGANG K.



Ellen Goodman vit à Boston, aux Etats-Unis. Cette journaliste de 49 ans travaille pour le «Boston Globe», notamment en qualité d'éditorialiste. Ses articles sur les problèmes sociaux lui ont valu de nombreuses distinctions, dont le Prix Pulitzer en 1980. Paru en 1979 sous le titre «Turning Points» et traitant des changements en cours dans la société, son premier livre a connu un très grand succès. Les chroniques d'Ellen Goodman sont publiées dans 400 journaux des Etats-Unis.

PHOTO:
WILLIAM HUBER

Les premières dépêches ne permettaient en aucune façon de conclure à un décès provoqué par une cause autre que naturelle. Au terme d'une existence bien remplie, Bruno Bettelheim était mort à l'âge de 86 ans. Que demander de plus?

Le psychanalyste avait consacré près d'un siècle, ce siècle, à essayer de comprendre le sens de la vie humaine et de la rendre intelligible pour autrui. Il avait dû lutter pour donner un sens à l'expérience qu'il a vécue dans un camp de concentration, il avait redonné un sens à la manière de penser et de sentir des enfants autistiques avec lesquels il a travaillé. Bien des années après, il avait enfin donné aux Américains inquiets, dans un livre paru sous le titre «Pour être des parents acceptables», la certitude qu'ils pouvaient parfaitement être à la hauteur de leur tâche de parents. Il aura été plus qu'à la hauteur de sa vie et de sa mission.

Les informations tombées par la suite plaçaient cependant sa mort dans un autre éclairage. Bruno Bettelheim s'était donné la mort. On l'avait retrouvé gisant sur le plancher, l'organisme bourré de somnifères, la tête dans un sac en plastique. La mort n'était pas venue le chercher. C'est lui, Bettelheim, qui l'avait prise en mains.

Le suicide de cet homme remarquable, qui avait tellement écrit sur la survie, a modifié presque instantanément le paysage ambiant. Au lieu de la tristesse, c'est le mystère qui s'est installé.

On s'est mis à interroger les amis sur les raisons possibles de ce geste. La mort de sa femme. Une attaque qui l'avait handicapé dans son travail. Les déménagements d'une côté des Etats-Unis à l'autre. L'autonomie perdue et l'admission dans un home pour personnes âgées. Des rumeurs, disant qu'un de ses enfants s'était brouillé avec lui. L'addition de toutes ces raisons fait-elle une bonne raison, une cause de suicide? Y-a-t-il de bonnes et de mauvaises raisons de se prendre la vie?

Bruno Bettelheim, qui ne posait jamais de questions simples et n'apportait jamais de réponses sans ambiguïté, nous a laissé ce testament. En même temps que son souvenir, que son nom, nous héritons d'un dilemme moral de notre époque. Quand le suicide est-il raisonnable? Quand pouvons-nous y voir autre chose qu'un destin tragique?

«Le suicide», affirment par téléphone les collaborateurs du pendant américain de «La main tendue», «est la résolution définitive d'un problème passager.» Les suicides des jeunes, des biens portants, des dépressifs sont autant de gâchis tragiques qui laissent les autres coupables et désemparés.

Les problèmes ne sont pourtant pas toujours passagers. La société américaine s'est peu à peu transformée en une société qui exonère certains individus de cet impératif moral qu'est la vie. Nous leur donnons notre consentement, sinon notre permission de mourir, quand ils sont assez vieux ou assez malades. Puis nous nous disputons pour savoir ce que signifie assez. Quand assez est-il assez? L'évolution de notre comportement face au suicide est imputable en partie à la médecine. Le miracle de la survie est contrebalancé par l'horreur de la survie. Tandis que les appareils respiratoires, les sondes nourricières et l'art du chirurgien sauvent des vies, nous nous demandons tout à coup quelle peut être la qualité d'une existence sauvée de cette façon.

De nos jours la peur de mourir est souvent plus forte que la peur de la mort. Des parents vont devant les tribunaux pour faire reconnaître le «droit» à la mort de leur enfant tombé dans le coma. Les malades du sida s'interrogent sur l'attitude morale de ceux d'entre eux qui ne veulent pas mourir à petit feu et avalent des tablettes.

Beaucoup en sont arrivés aujourd'hui au point de refuser ce que le psychiatre et penseur Willard Gaylin appelle d'un terme provocant: la «tyrannie de la survie». «On peut», dit-il, «parvenir à un point où les souffrances et le malheur de vivre dépassent l'orgueil et la joie de vivre.»

Ces idées n'étaient pas étrangères à Bruno Bettelheim. Dans «Survivre», le juif d'origine autrichienne qu'il était parle avec éloquence du défi que représentait le camp de concentration pour le vouloir vivre. «La vie et la mort sont si inextricablement imbriquées que, quand la vie semble avoir perdu tout sens, le suicide apparaît comme l'issue inéluctable.» Et plus loin: «Avoir trouvé un sens à la vie est ainsi le seul antidote qui nous préserve sûrement de chercher délibérément la mort. Mais, par un étrange renversement dialectique, c'est en même temps la mort qui donne à la vie son sens le plus profond, son seul sens.»

Je ne prétends pas que nous devons adopter une attitude d'indifférence émuossée en face du suicide. Même parmi les vieillards et les malades, le suicide peut être la conséquence d'une dépression qui était réversible. J'espère que nous aurons toujours besoin d'une bonne raison pour accepter cette manière de mourir. Le pas est vite franchi qui mène de la compréhension à l'encouragement tacite du suicide. C'est ta vie: aime-la ou quitte-la!

Mais le vieil homme a choisi sa mort tout comme il avait choisi sa vie. Ni plus ni moins. Ce que Willard Gaylin commente ainsi: «Il a fait son devoir. Il a toléré la souffrance. Il comprenait la vie et a exercé la privilège qui était le sien: la quitter.»

Cette fois-ci, assez était assez. ■

A Essez c'est assez